



HAL
open science

Des zoniers aux zonards: de quoi "la zone" est-elle le nom?

Jérôme Beauchez, Djemila Djémila Zeneidi

► **To cite this version:**

Jérôme Beauchez, Djemila Djémila Zeneidi. Des zoniers aux zonards: de quoi "la zone" est-elle le nom?. Terrain, 2018, Online, <https://journals.openedition.org/terrain/17600>. 10.4000/terrain.17600 . halshs-02357260

HAL Id: halshs-02357260

<https://shs.hal.science/halshs-02357260>

Submitted on 21 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des zoniers aux zonards : de quoi « la zone » est-elle le nom ?

Jérôme Beauchez et Djemila Zeneidi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/terrain/17600>

DOI : 10.4000/terrain.17600

ISSN : 1777-5450

Éditeur

Association Terrain

Ce document vous est offert par Centre national de la recherche scientifique (CNRS)



Référence électronique

Jérôme Beauchez et Djemila Zeneidi, « Des zoniers aux zonards : de quoi « la zone » est-elle le nom ? », *Terrain* [En ligne], Questions, mis en ligne le 17 décembre 2018, consulté le 18 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/terrain/17600> ; DOI : 10.4000/terrain.17600

Ce document a été généré automatiquement le 18 février 2020.



Terrain est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

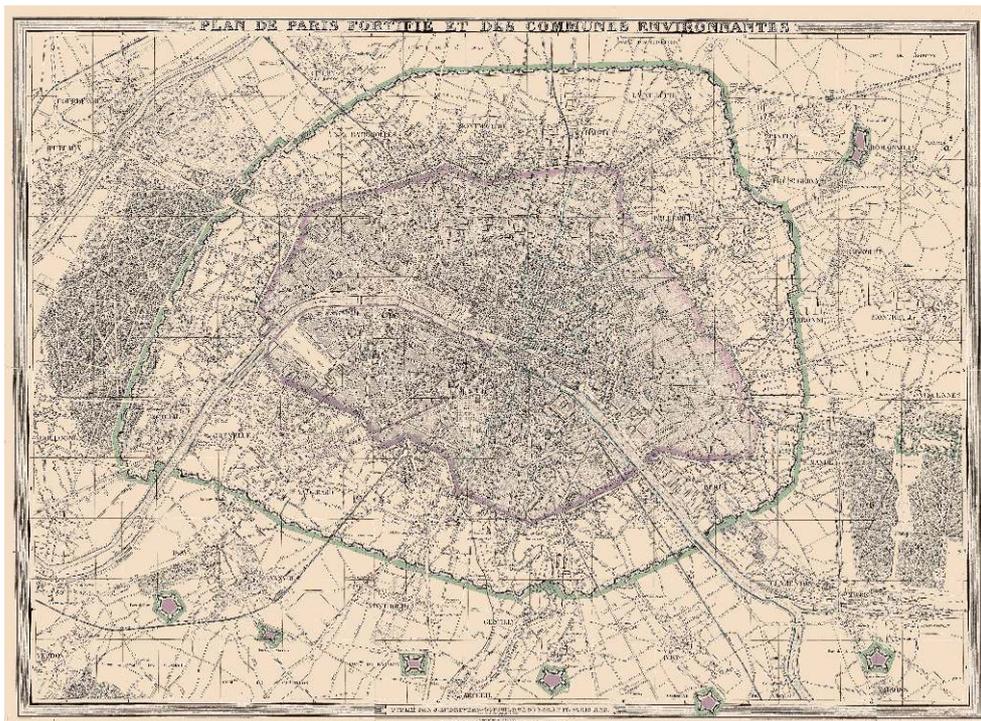
Des zoniers aux zonards : de quoi « la zone » est-elle le nom ?

Jérôme Beauchez et Djemila Zeneidi

- 1 « C'est la zone ! » Dans son usage courant en français, l'expression désigne à la fois des lieux retirés, dénués d'aménités et des espaces de relégation sociale où règnerait une certaine insécurité liée à la marginalité, de même qu'à la criminalisation d'une partie de leurs habitants. Ainsi des banlieues populaires qui, en France, sont régulièrement chroniquées dans les médias pour les problèmes sociaux qu'elles ne cesseraient de poser. D'ailleurs, le vocabulaire des politiques de la ville n'emploie-t-il pas tout un ensemble de sigles où le signifiant « zone » se trouve rattaché à diverses applications – l'urbanisation, l'éducation – pour signifier l'urgence de lutter contre la délinquance de ces territoires ? Des ZUP (Zones à urbaniser en priorité) aux ZEP (Zones d'éducation prioritaire) en passant par les ZUS (Zones urbaines sensibles), remplacées en 2014 par les Quartiers prioritaires de la politique de la Ville (QPV), toute une géographie de l'intervention publique semble en permanence redessiner les cartes d'un reclassement urbain qui cherche ses modes d'action autant que ses mots. S'agissant de qualifier les espaces de la relégation socio-spatiale, on pourrait dès lors être fondé à croire que l'absolutisation du terme « zone » – employé sans autre précision dans le langage usuel – proviendrait en droite ligne de ce dénominateur commun que l'on retrouve dans l'ensemble des sigles précédemment cités.
- 
- 2 Or, au-delà d'une telle croyance, cet article entend revenir sur la question des origines de la zone comme désignation, en français courant, des espaces urbains marginalisés. Ainsi verrons-nous que son usage princeps pour ce type de contexte spatial se situe moins dans nos banlieues – et leurs différentes dénominations acronymiques (ZUP, ZEP, ZUS, etc.) –

qu'en lisière immédiate de Paris, à l'emplacement de l'actuel périphérique urbain dont les voies ont été tracées entre 1956 et 1973. À l'endroit de cet anneau routier, véritable frontière tout aussi physique que symbolique entre Paris intramuros et sa banlieue, se situait l'ancienne zone *non aedificandi* (non constructible) qui s'étendait, sur 250 m de large et 34 km de circonférence, au bas du mur d'enceinte des fortifications érigées tout autour de la ville au cours de la décennie 1840 (Cohen & Lortie 1991)¹.

Fig. 1. *Plan de Paris fortifié et des communes environnantes*, P. Rousset, 1846



Publié par Gilbert Andriveau-Goujon, éditeur de cartes et d'atlas. Mis en ligne par la Bibliothèque historique de la ville de Paris (10 avril 2017).

Source : Domaine public

- 3 Malgré l'interdiction de bâtir, nombre de roulottes et de cahutes ont très vite occupé cet espace censément réservé à la défense militaire. À compter de ce moment, et pendant plus d'un siècle, la zone s'est imposée dans les imaginaires comme un territoire emblématique de la marginalité ainsi que des résistances opposées à un certain ordre bourgeois (Fernandez 1983 ; Moret 2009). Sur cette bande de terrain vague prise entre la ville intramuros et sa banlieue ont vécu des Gitans, chiffonniers, vanniers et autres petits ouvriers mêlés à un monde interlope constitué de voyous et de brigands dont la réputation sulfureuse s'est propagée à la zone tout entière. Dans les romans, les journaux ou la musique populaire, les « zoniers » – selon le terme usité pour désigner les habitants de ce territoire – ont ainsi découpé leurs silhouettes tantôt misérables, tantôt inquiétantes ou menaçantes sur le fond d'un exotisme marginal dont la bonne société aimait s'effrayer, mais à distance de sécurité (Cannon 2016 ; Beauchez & Cannon 2018). Les rénovations de Paris et les travaux du périphérique entrepris dans les années 1950 ont progressivement effacé la zone, son territoire annulaire et ses habitants stigmatisés. S'il n'en reste rien en termes de projection au sol, on peut néanmoins faire l'hypothèse d'une symbolisation de la zone dont les significations délocalisées se sont d'abord étendues à la désignation des espaces d'habitat insalubre bien au-delà de Paris pour, ensuite, en venir à

qualifier le style de vie de celles et ceux qui s'estiment confinés aux marges de notre société. Leurs points de vue comme leurs usages de la zone constituent la base empirique sur laquelle ce texte s'appuie. Ce dernier ne l'enferme donc pas d'emblée dans une quelconque définition qui chercherait à l'établir en tant que concept scientifique. Les lignes qui suivent investissent plutôt la zone comme un *folk concept*. Dans la tradition de l'ethnographie urbaine américaine, cette expression dénote les notions de sens commun à partir desquelles les populations étudiées désignent et comprennent leur monde quotidien. C'est à partir d'elles que les chercheurs dressent, par induction analytique, le diagnostic d'une expérience et des questions qu'elle pose (Duneier 1999 : 340-343). Ici, celle des vies en marge se profile au détour de la zone. Si vivre en marge signifie être inclus en tant qu'exclu (Simmel 2005 [1908] : 60-61), les territoires interstitiels dont il est question, en dépit de leurs évolutions cartographiques et de leur symbolisation au fil du temps, constituent ce que Norbert Elias aurait appelé un « paradigme empirique » de ces logiques de l'exclusion qui amènent à constituer des groupes en parias, puis à les reléguer dans leur(s) « zone(s) » (1997 [1976] : 32).

Fig. 2. Zoniers, vue d'ensemble d'habitations près d'un ravin profond, Ivry, 1913



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

© Agence Rol (photographie de presse) / Département Estampes et photographies, BNF

- 4 Autant de problèmes et de questions dont les indices sont révélés par la carrière du vocable « zone ». Celle-ci ne s'est pas arrêtée aux portes de Paris et au quotidien des zoniers, peu à peu effacés du sol de la capitale suite aux grands travaux du périphérique. À la « ceinture noire » que constituait la zone – une labellisation où se rejoignent insécurité et misère (Cohen 2000 : 313-353) –, ceux-ci ont substitué une ceinture de mobilité autoroutière, comme un nouveau hors-lieu prolongeant la séparation entre ville et banlieue. Tout s'est alors passé comme si cette mobilité avait été transférée aux significations de la zone. Progressivement, elle en est venue à désigner non pas un espace physique clairement délimité, mais l'espace symbolique des déclassés. Ainsi de certains

usages banlieusards de la rue, où l'on dit « zoner » lorsqu'il s'agit de qualifier le quotidien de cette fraction de la jeunesse qui apparaît comme *enfermée dehors* – au pied des immeubles et aux marges de la société ; ainsi également – et surtout – de ces formes de nomadisme qui conduisent d'autres jeunes déclassés sur les routes d'un continuél vagabondage sillonnant les villes et parcourant leurs squats. À la fois terme vernaculaire et concept proche de l'expérience, c'est bien le mot « zonard » – analogon du *traveller*, du *crusty* (croûteux, crasseux) ou du *gutter punk* (punk d'égout) dans les espaces anglophones – que la plupart d'entre eux choisissent pour se désigner (Pimor 2014 : 16-18).

- 5 Dans de telles acceptions, la zone ne laisse pas d'apparaître comme l'espace d'une vie en marge (Beauchez, Bouillon & Zeneidi 2017) ; un espace flou, moins inscrit dans une forme clairement circonscrite de projection au sol que disséminé au gré des déplacements de tous les groupes qui l'incarnent et l'emportent avec eux – sur la route, les places, les rues, les appartements et les immeubles squattés. Plutôt que de réduire le flou dont les usages populaires du vocable zone sont empreints, nous proposons donc de considérer son caractère labile comme le principal levier de notre approche ; une approche soucieuse d'articuler espace et histoire en indiquant les principaux champs d'une sémantique spatiale qui conduit à différentes expériences des marges désignées par un même mot. D'un usage de la zone à l'autre, il ne s'agit cependant pas de tracer un lien de stricte continuité laissant supposer la connaissance d'une histoire des marges transmise de génération en génération. Il s'agit plutôt d'ouvrir une spirale herméneutique dont les déroulements vont à la rencontre des différentes appropriations de la zone par celles et ceux – zoniers et zonards – qui s'en sont réclamés. Ainsi la première partie de cet article s'attachera à replacer la zone de Paris dans les écologies, inséparablement urbaines et politiques, qui ont déterminé la géohistoire de son territoire tout comme la destinée de ses habitants – les zoniers. Quant à la seconde partie de notre réflexion, elle progressera des zoniers d'hier aux zonards d'aujourd'hui en marquant la transition – et la progressive symbolisation de la zone, peu à peu effacée des cartes en tant qu'espace physique – à l'aide des notes et prises de vue que nous ont léguées les romanciers, les musiciens populaires et les photographes ; autant d'archives pour une archéologie de ce territoire interstitiel. Enfin, nous concluons ce parcours en indiquant les chantiers de la recherche qu'une telle géographie historique des marges populaires permet de poursuivre, mais aussi d'ouvrir.

Fig. 3. Zoniers, un homme devant une habitation, Ivry, 1913



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

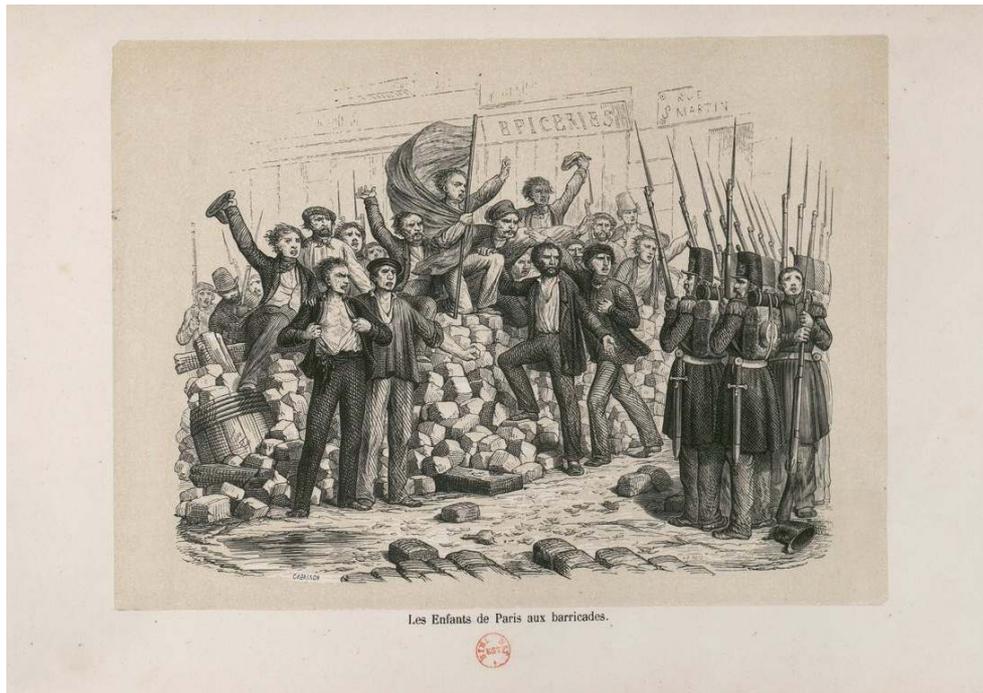
© Agence Rol (photographie de presse) / Département Estampes et photographies, BNF

Contre Paris : la zone et les « classes dangereuses » aux frontières de la ville

- 6 Comme précédemment signalé, l'étymologie marginale de la zone renvoie tout d'abord à la zone non-constructible qui s'étendait au bas des fortifications de Paris érigées au cours de la décennie 1840. Avant, mais surtout après la guerre de 1870 contre la Prusse et l'épisode de la Commune (mars-avril 1871), la destination exclusivement militaire de cet espace a été contestée par l'installation toujours croissante de baraquements, de roulottes et de taudis qui ont regroupé les travailleurs pauvres, les chiffonniers, les vagabonds, les mendiants et autres représentants des « classes dangereuses » dont Louis Chevalier a réalisé une historiographie (1958). Auteur d'une géographie critique de la modernisation de Paris au Second Empire (1851-1870), David Harvey a prolongé la réflexion de l'historien en notant l'angoisse de la bourgeoisie à l'égard des classes populaires amassées dans les taudis du centre de Paris. Au milieu du XIX^e siècle, les classes aisées éprouvaient en effet une certaine difficulté à faire la distinction entre classes laborieuses et classes dangereuses (2012 [2006] : 355-356). En raison de l'essor industriel qui concentrait les premières dans les grands centres urbains – Paris en tête, dont la population a doublé entre 1801 et 1846, passant de 550 000 à plus d'un million d'habitants (Dumas 2003 : 308) –, le mal-logement associé à la pauvreté ont fait florès, non sans motiver le verdict de dangerosité que la bonne société a émis à l'encontre de ces masses prolétariennes dont l'expansion, jugée malheureuse à tous les points de vue, s'avérait bien difficile à contenir. Dans les mémoires de la bourgeoisie restait en effet gravé le proche souvenir de la révolution de 1848, laquelle avait bien failli renverser son hégémonie en constituant les

rues de Paris en champ de bataille d'une lutte des classes dont Karl Marx s'est fait le témoin autant que le penseur (1850).

Fig. 4. *Les Enfants de Paris aux barricades*, Cabasson (illustrateur), s. d.



© Extrait de la collection de Vinck / Département Estampes et photographies, BNF

- 7 Du côté des conservateurs – ces forces réactionnaires dénoncées par Marx –, la réponse ne s'est pas faite attendre. Tandis qu'à la suite des enquêtes sociales lancées par Frédéric Le Play les diagnosticiens de la condition ouvrière se sont multipliés (Rabinow 2006 [1989] : 269 *sqq*), les planificateurs urbains ont œuvré à une transformation de Paris dont il s'agissait d'ancrer les nouvelles configurations spatiales dans une modernité assainie de la misère sociale comme des vétustés de l'ancien bâti. Nommé préfet de la Seine en 1853, Georges Haussmann a sans doute plus que tout autre incarné cette transfiguration de la capitale, dont il a dirigé les grands travaux pendant toute la durée du Second Empire. À propos de cette « haussmannisation » de Paris, Walter Benjamin a écrit que sa véritable finalité visait la protection de la ville contre la guerre civile et les menées révolutionnaires. Selon l'essayiste reflétant un certain esprit du temps, le traçage des grandes avenues devait notamment empêcher l'érection de barricades et faciliter l'intervention des forces armées. Ainsi l'embellissement explicitement annoncé se serait-il implicitement doublé d'une stratégie spatiale défensive des intérêts de la bourgeoisie contre les risques concentrés dans les quartiers ouvriers ; ceux-là même qu'Haussmann a entrepris de vider (Benjamin 2000 [1935] : 62-66). L'homme entendait ainsi protéger le centre de la « cité-reine » des outrages quotidiens que lui aurait fait subir « cette masse toujours renouvelée de personnes déclassées » (cité in Claudin 1868 : 26-28).

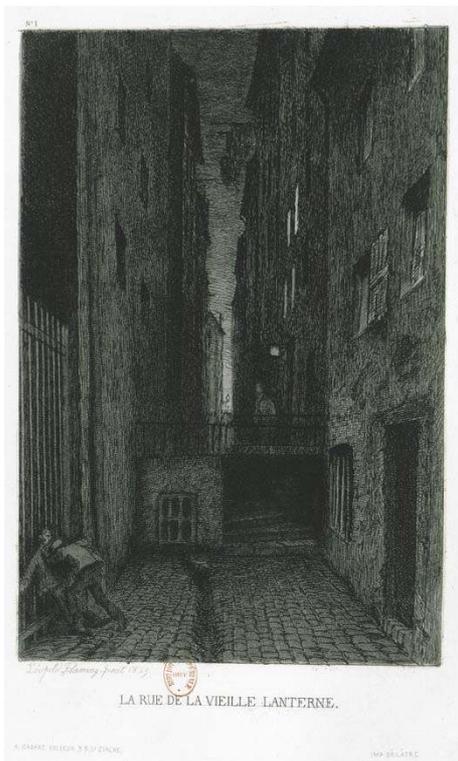
Fig. 5. *La Rue de la Vieille Lanterne*, Léopold Flameng, 1859-1860

Illustration extraite de *Paris qui s'en va et Paris qui vient : publication littéraire et artistique*, dessinée par Léopold Flameng ; texte par Arsène Houssaye, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Henri Murger, Champfleury, Charles Monselet et al., Paris, Éditions Alfred Cadart.

- 8 Tandis qu'expulsions, expropriations et démolitions vont bon train dans le Paris haussmannien, sur le plan de la géographie des classes populaires, on assiste à un réaménagement « excentrique » des espaces urbains ; au premier sens du terme, il conduit en effet à repousser les classes laborieuses/dangereuses vers la banlieue, au-delà du mur d'enceinte des fortifications. David Harvey remarque qu'une telle façon de faire ne manque pas de réaliser l'hypothèse de Friedrich Engels, posant que la bourgeoisie n'a jamais résolu le problème du logement ouvrier que d'une seule façon : en le déplaçant du centre vers la périphérie des villes (2012 [2006] : 314). Quoi qu'il en soit, le grossissement de la population banlieusarde a bel et bien lieu, tout comme celui de la population zonière où, tout particulièrement du nord-est au sud-est de Paris, la ceinture de pauvreté passée autour des fortifications gagne en densité (*ibid.* : 316 ; Fernandez 1983 : 41 sqq).
- 9 Pendant toute la Belle Époque – soit de la fin du XIX^e siècle jusqu'à la première guerre mondiale – l'industrialisation de la banlieue parisienne se poursuit, celle-ci concentrant peu à peu l'ensemble des activités les plus polluantes et dangereuses, à l'instar de la métallurgie lourde et de l'industrie chimique. Les anciennes activités manufacturières – textiles, cuirs et peaux – se voient ainsi supplantées par de nouvelles formes de productions qui fixent les contingents d'ouvriers hors des murs de la capitale. Leur politisation connaît un nouvel essor, comme le montrent les recherches qu'Anne Steiner a consacrées aux émeutes ouvrières qui, entre 1908 et 1910, ont opposé classes laborieuses et forces d'un ordre considéré par les premières comme acquis à cette classe d'exploiteurs que formaient à leurs yeux les patrons (2012). De ce contexte insurrectionnel naîtra, lors de la décennie suivante, l'idée d'une « ceinture » ou d'une

« banlieue rouge » prête à faire le siège de Paris (1992). Entre celle-là et la ville intramuros subsiste néanmoins la « ceinture noire » de la zone. S’y entremêlent roulottes, cabanes lépreuses, manufactures et usines qui empiètent sur ce territoire annulaire où le contrôle des autorités s’avère des plus flous. 42 300 zoniers sont recensés en 1926 (Fernandez 1983 : 15), qui vivent dans l’intervalle de Paris et de sa banlieue, exerçant dans la première une foule de petits métiers, tout en récupérant ses rebuts (ferraille, papiers, tissus, débris d’os, etc.) qu’ils s’efforcent de revendre aux industries implantées dans la seconde.

Ce média ne peut être affiché ici. Veuillez vous reporter à l'édition en ligne <http://journals.openedition.org/terrain/17600>

- 10
- 11 Ce « petit peuple » constitue ce que Karl Marx appelait le lumpenprolétariat – le prolétariat en guenilles –, dont le philosophe se défiait. En raison de sa position interstitielle, entre la bourgeoisie dont il tire ses moyens de subsistance – fût-ce en collectant ses déchets – et la classe ouvrière à laquelle il n’appartient pas réellement, le lumpenprolétariat apparaît à Marx comme un conglomérat trouble que l’absence de conscience politique et l’appât du gain rendraient ennemi de la révolution et, donc, insidieusement complice de la classe dominante. Aussi ne manque-t-il pas de fustiger cette populace qui, « à côté de rejetons dépravés et bassement aventureux de la bourgeoisie », réunit « des vagabonds, [...] des escrocs, des charlatans, [...] des voleurs à la tire, [...] des maquereaux, [...] des joueurs d’orgue, des chiffonniers, des rémouleurs, [...] en un mot toute cette masse amorphe, décomposée, ballottée, que les français nomment “la bohème” » (Marx 1994 [1852] : 242). Cela dit, le mépris et la fustigation jettent sur les zoniers un voile de préjugés qui dissimule leur véritable identité. Poursuivre son exploration et indiquer ses héritages supposera, dans la suite de ce texte, d’interroger les liens entre le « savoir-survivre » (Zeneidi-Henry 2002) accumulé par les zoniers dans les rues de Paris et ces définitions renouvelées de la zone que le vernaculaire des rues d’aujourd’hui associe au style de vie des zonards. Aussi « bohémiens » que leurs ancêtres zoniers – dans lesquels le baron Haussmann ne voyait jamais qu’un groupe de nomades (Harvey 2012 [2006] : 356) –, leur portrait contemporain le plus connu les présente sous les traits des « jeunes en errance » souvent accompagnés de leurs chiens. Ainsi certains auteurs décrivent-ils les zonards comme autant de « nomades du vide », ce vide créé par l’émiettement de la classe ouvrière, dont les territoires (l’usine, l’atelier, le quartier) comme les repères (un socle de valeurs populaires et une certaine idée de la solidarité) auraient été défaits par l’ère postindustrielle et son chômage massifié (Chobeaux 1996).

Des zoniers aux zonards : prises de notes, prises de vues et nouveaux territoires

- 12 Dans *Voyage au bout de la nuit*, Céline donne une description de la zone. Elle apparaît au travers des yeux de Ferdinand Bardamu, médecin à l’existence aussi estropiée que la clientèle de misérables qu’il soigne moins qu’il ne les maintient tant bien que mal « dans ce village qui n’arrive jamais à se dégager tout à fait de la boue », où les indigents « maigrissaient à force de fièvre soutenue par le manger peu, le vomir beaucoup, l’énormément de vin et le travailler quand même, un jour sur trois à vrai dire » (Céline 1952 [1932] : 333). Au moment où l’auteur trace ce portrait des zoniers en pauvres hères

possédés corps et âme par le seul espoir de toucher une pension d'invalidité qui les tirerait un peu de leur dénuement (*ibid.*), leur population est en effet moribonde sinon en sursis. Dès avant le premier conflit mondial, les discussions allaient bon train entre édiles parisiens, représentants de l'État et planificateurs urbains quant à la cession à la Ville de Paris du territoire de la zone et des fortifications – jusqu'alors maintenus sous le contrôle du ministère de la Guerre. Tandis que les secondes devaient être démolies, la première faisait l'objet de spéculations hygiénistes qui entendaient substituer à l'ancienne « ceinture noire » des cabanes et de leur borbier une « ceinture verte » destinée à l'aération ainsi qu'aux loisirs des parisiens (Charvet 1994). S'il n'est jamais advenu dans les formes imaginées par les réformateurs les plus audacieux, le projet de réhabilitation de la zone et des anciennes fortifications s'est poursuivi tout au long des années 1920 et 1930. Afin de pallier la pénurie de logements des classes ouvrières, les briques rouges et ocres des Habitations à bon marché (HBM) ont remplacé le mur des « fortifs » et la zone annexée par la Ville s'est peu à peu dépeuplée, ne maintenant que çà et là quelques îlots de bicoques manifestement plus tenaces que leurs matériaux.

Fig. 6. Zoniers, vue d'ensemble des logements insalubres, Ivry, 1913



© Agence Rol (photographie de presse) / Département Estampes et photographies, BNF

- 13 La morphologie sociale de la population zonière était d'ailleurs bien plus complexe et stratifiée que ne le laisse supposer le misérabilisme du tableau célinien. La zone avait ses « propriétaires » – dont les droits avaient été provisoirement consentis par les autorités militaires –, de même que son aristocratie plébéienne (Paulian 1885 : 23 *sqq*). Artisans et chineurs de brocante, leurs représentants tenaient à se distinguer des proxénètes et autres Apaches (des bandes de voyous trouvant refuge sur la zone après avoir commis leurs méfaits dans la capitale) chantés par Aristide Bruant, ou racontés par Francis Carco (1919). Toujours est-il qu'aussi divers qu'il fut, ce peuple des marges a surtout survécu par la voix des chanteuses réalistes qui, à l'instar de Fréhel, ont repris le flambeau de Bruant.

14 Ce média ne peut être affiché ici. Veuillez vous reporter à l'édition en ligne <http://journals.openedition.org/terrain/17600>

15 Prolongeant cette tradition d'un écrire-vrai dont les notes transportent les vibrations d'un monde disparu, Georges Brassens a sans doute été l'un des derniers à chanter cette mémoire de la zone. En 1972, alors que paraît « La Princesse et le croque-notes », les voies du périphérique urbain sont définitivement tracées en lieu et place de la « ceinture noire » comme de l'utopique « ceinture verte » censée végétaliser les espaces zoniers. L'effort de résorption de l'habitat insalubre s'est d'ailleurs étendu à la prolifération des petites zones que constituent les bidonvilles dans lesquels se sont entassés les travailleurs immigrés au cours des décennies qui ont suivi la seconde guerre mondiale. Un essai de Colette Pétonnet – *On est tous dans le brouillard* – a dressé un remarquable portrait de cet autre peuple des marges qui ceinturaient Paris – dont l'agglomération concentrait les deux tiers des bidonvilles français (1979). Ceux-là ne sont pas la zone dont traite cet article. Il faudrait assurément en écrire un autre si l'on voulait comparer les styles de vie cousins des zoniers parisiens et de leurs homologues des bidonvilles ouvriers, dont les visages éprouvés par la dureté du quotidien ont constitué la face tant honnie que cachée du miracle économique des Trente Glorieuses (Blanc-Chaléard 2016). Tout comme ce sont d'autres visages – ceux des marges non pas créées, mais effacées par l'essor de la société de consommation – que montre Brassens en chantant la mémoire des zoniers. Sur fond d'amours interdites avec une adolescente, « petite fée qui avait fleuri au milieu de toute cette bassesse », le chansonnier se dépeint en musicien-bohème campé au milieu des siens : « l'élite du pavé », « les réprouvés ».

16 Ce média ne peut être affiché ici. Veuillez vous reporter à l'édition en ligne <http://journals.openedition.org/terrain/17600>

17 Ainsi retrouve-t-on, dans l'association du chansonnier et des arrangeurs du quotidien (petits voleurs, rémouleurs et autres chiffonniers), le lumpenprolétariat tant honni par Marx qui a rassemblé sa diversité dans un même paquet de déconsidération. Ce paquet, un photographe comme Eugène Atget l'a pourtant soigneusement défait dès le tournant du xx^e siècle. Si la musique populaire a croqué les histoires de la zone en quelques notes, les photographies d'Atget en ont inscrit les visages sur le fond d'une mise en relief de tous ces invisibles qui se sont mis à regarder son objectif – et le spectateur de chaque cliché – avec une insistance capable de traverser le temps.

Fig. 7. Marchand d'ustensiles de ménage, 1899 ou 1900



© Eugène Atget, album *Vie et métiers à Paris*, département Estampes et photographies, BNF

- 18 Comme eux, Atget était un bohème qui a vécu « pauvre et ignoré » – pour reprendre les termes de Walter Benjamin (2000 [1931]: 309). De ce comédien reconverti à la photographie – dont il fait aujourd’hui figure de fondateur sur le plan artistique –, Benjamin a encore écrit que « rebuté par son métier, [il] effaça son masque, puis se mit aussi en devoir de démaquiller le réel » (*ibid.*). Ainsi, sous les fards modernistes de l’urbanité haussmannienne, Atget a-t-il entrepris de fouiller les ombres comme les décombres du vieux-Paris dont son archéologie visuelle a non seulement retrouvé, mais archivé les survivants². Extraits des gravats de la zone et de la cité Doré (un haut-lieu des chiffonniers), ils exerçaient chaque jour leurs « petits métiers », tant réprouvés par la bourgeoisie que par la classe ouvrière de l’industrie. Mais si les zoniers photographiés par Atget semblent condamnés à vivre au passé, engloutis avec les rues parisiennes qu’ils ont foulées, sont-ils pour autant restés sans descendance ? Rien n’est moins sûr.

Fig. 8. Zoniers, porte d'Italie, Paris, 1913



© Eugène Atget, album *Les Zoniers*, département Estampes et photographies, BNF

- 19 D'une fin de siècle à l'autre, un photographe comme Ralf Marsault peut sans doute être vu comme l'un des plus proches héritiers d'Atget. D'abord avec son complice Heino Muller, puis seul, Marsault a sillonné les interstices des villes européennes – Paris, Londres et Berlin – où il a brossé autant de portraits de la marge dont la scène est toujours la rue. Car c'est bien elle qui a créé les personnages que montre le photographe : ces bikers, routards, squatteurs, punks et autres skinheads dont l'œuvre de Marsault révèle moins les visages que les regards portés sur leur monde par tous ces zonards – selon le terme autodescriptif en usage dans leur milieu (Marsault & Muller 1990). Ce monde, c'est donc celui de la zone du tournant des années 1990 ; une zone dont les territoires sont moins fixés en un lieu – comme ce fut le cas des zoniers – qu'ils ne se recomposent sans cesse au gré des déplacements de celles et ceux qui incarnent ces styles de vie, à la fois marginaux et nomades, où l'on revendique la rue comme sa seule véritable maison.

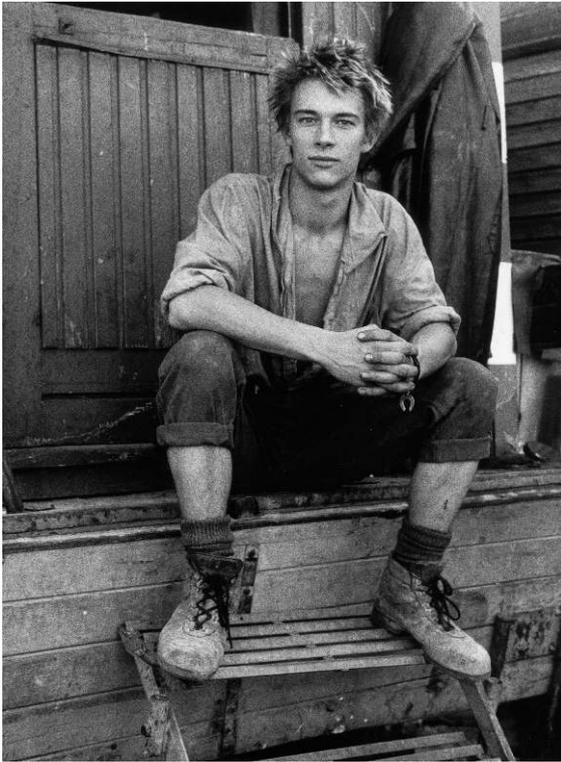
Fig. 9. Pierrot, Denis Grrr, Rima, Yves, Mr. Plus, Paris, 1987



Extrait de Marsault & Heino 1990 : 146 © Ralf Marsault

- 20 Ces rues et ces routes tracées par les zonards français, Marsault les a suivies jusqu'au cœur de Berlin où, avec eux, il a découvert les *Wagenburgen*. À la fois squats et villages incertains constitués de caravanes, camions et autres cabanons qui rappellent les modes d'habiter des zoniers, ces campements ont commencé par s'établir frauduleusement, peu après la chute du Mur (novembre 1989), sur l'ancienne zone militaire du *No Man's Land* qui séparait Berlin Est de Berlin Ouest. Le parallèle avec l'occupation de la zone militaire de Paris par toute une population marginalisée est d'autant plus troublant qu'après les *travellers* anglais (des routards férus de musique électronique et vivant en camion), les zonards français constituent le second groupe allochtone des *Wagenburgen* – si l'on en croit la morphologie sociale de ces marges berlinoises dont le schéma global a été dressé par Marsault (2010)³. À notre connaissance, son ouvrage reste le seul à documenter ce mode de vie et ses espaces qui, de loin en loin, ne manquent pas d'évoquer la zone photographiée par Atget. Fixée sur pellicule façon début ou fin de siècle, la zone ne laisse pas de nous dévisager au travers des séries de portraits qui l'incarnent. L'insistance des regards qui fixent l'objectif des photographes apparaît dès lors comme une résistance à l'effacement de celles et ceux dont les territoires comme les vies refusent de disparaître dans l'oubli.

Fig. 10. Bam Bam, Berlin Wilhelm Strasse Wagenburg, 1989



Extrait de Marsault & Heino 1990 : 146 © Ralf Marsault

- 21 Dans les années 1970, au moment où disparaît le territoire annulaire des zoniers, une partie du travail d'un autre photographe – Yan Morvan – semble également marquer une certaine continuité avec les manières de voir inaugurées par Atget. Tout aussi bohème que son aîné, Morvan part à la rencontre des marges de Paris pour y fouler les espaces d'une zone dont Ralf Marsault comptera un peu plus tard parmi les familiers : non plus celle des zoniers, mais celle des zonards autoproclamés qui revendiquent « le cuir et le baston » (i.e. les blousons de cuir et le goût de la rixe) ; une association qui titrera le premier ouvrage de Morvan. Les textes – s'il est aventureux, le photographe n'est pas écrivain – sont signés par le journaliste Maurice Lemoine (Morvan & Lemoine 1977). Le tandem fait l'articulation de la légende urbaine et des images qui documentent l'implantation en France de tout un ensemble de subcultures marginales, depuis les rockers – des « blousons noirs », majoritairement issus de la banlieue ouvrière⁴ – jusqu'aux Hell's Angels qui exercent une domination sans partage sur la zone ; une zone que les ouvrages de Morvan définissent, en continuité du langage qu'emploient ceux qui la vivent, comme ce *no man's land* urbain dont les créatures bardées de cuir et de tatouages étendent leurs territoires au gré de leurs déplacements – dans Paris et ailleurs (Morvan & Barbieux 2000 : 14).

Fig. 11. Johnny de Montreuil et une conquête, Bastille, Paris, 1975



Extrait de Morvan & Barbieux 2000 : 26 © Yan Morvan

- 22 Viendront ensuite les punks et les skinheads, décrits par les textes de Jean-Marc Barbieux et dont les images rempliront les pages de *Gang*. Au-delà des zonards, l'ouvrage puise également dans le travail que Morvan a réalisé au cours des années 1990 dans les quartiers populaires de la banlieue parisienne. Là, il a photographié les héritiers des immigrations et ce qu'ils définissent à leur tour comme « la zone » : celle des quartiers déliquescents, où une partie de la jeunesse tente d'organiser une résistance face à la pauvreté avec des moyens qui la condamnent à la marginalité. Ainsi des Black Dragons et autres Ducky Boys qui, en dehors des marchés du travail légal, établissent les activités quotidiennes de leur survie et opèrent leurs « descentes » sur Paris. Si ces banlieusards ne revendiquent en rien le titre de zonards, ils gravitent pourtant dans une zone une zone qu'ils assimilent au style de vie appris dans les rues de leurs quartiers – un savoir-survivre dont les codes fixent les règles de l'éthique autant que celles des commerces illicites (Beauchez 2018) – ne pouvant compter que sur elles, ainsi que sur la solidarité de leur bande, pour subsister. Cette symbolisation de la zone, comme ses usages plus différenciés que partagés entre banlieusards et zonards, est d'autant plus manifeste dans le dernier travail qu'a conduit Morvan en collaboration avec Kizo, ancien membre de la Mafia Z (un gang de Grigny) qui s'est engagé dans un travail de documentation historique des marges dont il a vécu les histoires et les blessures (Morvan & Kizo 2012).

Fig. 12. Entraînement des Black Dragons, Montreuil, 1989



Extrait de Morvan & Barbieux 2000 : 96-97 © Yan Morvan

Zone(s) : tracer les cartes de significations des expériences marginales

- 23 Du cas des zoniers parisiens jusqu'à celui des zonards contemporains, ce texte fait apparaître les grandes lignes d'une géographie historique des implantations comme des usages de la « zone » en tant que signifiant populaire d'une forme d'espace marginalisé. Du XIX^e au XXI^e siècle, il s'est agi d'explorer non seulement le champ sémantique, mais aussi les domaines d'expérience indiqués par ce terme dont les significations comme les territoires se sont transformés au fil du temps. Comme nous l'avons vu, le mouvement de cette transformation est allé dans le sens d'une symbolisation de la zone. Peu à peu effacée de son implantation originelle en lisière de Paris, elle s'est étendue à la désignation des modes de vie qu'incarnent celles et ceux qui peuplent aujourd'hui tout un ensemble de marges urbaines – les espaces relégués de nos villes, comme les appartements ou les immeubles squattés – dont les territoires se font et se défont au gré de leurs occupations éphémères. Ainsi la zone ne recouvre-t-elle pas la marge tout entière ; elle en désigne plutôt l'une des expressions, au double sens d'une qualification (le vocable en lui-même, avec tout ce qu'il signifie dans le lexique populaire) et d'une disqualification (celle de territoires aussi relégués que leurs populations). Assembler quelques fragments d'une généalogie de la zone en s'efforçant d'articuler espace et histoire a de fait constitué le cœur de notre propos. Son principal objet a été de montrer comment le symbole d'une marge pourtant effacée du sol parisien s'est maintenu dans la discontinuité des expériences marginales, depuis les façons de faire (toutes les formes du savoir-survivre que nous avons indiquées) jusqu'à celles de dire (qu'il s'agisse des significations populaires du verbe « zoner » ou des labels auto-attributifs de « zonier » ou de « zonard »).

- 24 Dans *Le goût de l'archive*, Arlette Farge suggérait qu'il y a beaucoup à apprendre des marges. Leur étude laisse en effet apparaître autant de reflets inversés de la norme et du pouvoir politique qui tente de l'exercer. En ce sens, les périphéries transgressives et leurs subcultures disent beaucoup à propos du centre – politique, normatif – de nos sociétés (1989 : 39). De ce point de vue, approfondir la recherche sur les (im)permanences de la zone, ce signifiant flottant de la marginalité, pourrait contribuer à renouveler l'historiographie des banlieues et des classes populaires en France. Déjà fort riche, elle s'est en effet concentrée sur la classe ouvrière, ses espaces et leur politisation, négligeant peut-être les interstices occupés par un lumpenprolétariat dont l'importance comme le rôle historique restent encore mal connus. D'autres zones *non aedificandi*, investies au tournant des XIX^e et XX^e siècles par tout un peuple des marges à l'instar de la zone de Paris – on pensera notamment aux cas de Maubeuge, Lille ou Dunkerque, évoqués dans quelques journaux d'époque (Will 1918) –, pourraient ainsi faire l'objet d'une historiographie encore inédite.
- 25 Par ailleurs, la sociologie et l'ethnographie urbaines en France n'ont pas encore réalisé le travail que les *cultural studies* britanniques ont conduit sur les expressions subculturelles de la jeunesse marginalisée (Hall & Jefferson 2006 [1975]). Celle-ci reste essentiellement étudiée par les sociologues français sur le versant des problèmes sociaux posés par les banlieues et l'héritage des immigrations, tandis que d'autres expressions de la zone évoquées dans cet article – celle des punks, routards et autres « jeunes en errance » – restent encore négligées. Si quelques travaux ont d'ores et déjà commencé à combler ce manque (Zeneidi 2010 ; Pimor 2014 ; Beauchez 2016, 2018 ; Beauchez, Bouillon & Zeneidi 2017), il nous semble qu'un chantier de recherche reste à ouvrir afin que les expériences contemporaines de la zone puissent être véritablement connues et rapprochées d'autres expressions de la marginalité. Elles ne sont certes pas la zone dont traite cet article, mais l'on pensera notamment à toutes ces expériences d'une marginalité revendicative ou résistante à un certain ordre établi que le lexique anarchiste désigne par les idées de Zones à défendre (ou ZAD) – pour le cas français, dont l'exemple paradigmatique reste la résistance des « zadistes » au projet nantais de l'aéroport Notre-Dame-des-Landes – et, plus largement, de *Temporary* ou *Provisional Autonomous Zone* ; autant de zones autonomes temporaires, ou provisoires, qu'il s'agirait de préserver des menées aménagistes comme des logiques du capitalisme avancé (sur ces sujets, voir Bey 1991 ; Graeber 2007 : 172-177). Ce n'est qu'au prix de ces comparaisons – entre les appropriations marginales du signifiant « zone » et les formes de politisation dont il peut ou non faire l'objet – qu'il deviendra possible de retracer les « cartes de significations » (Hall & Jefferson 2006 [1975] : 4) utilisées par les zoniers, les zonards et tout un ensemble d'activistes marginalisés pour s'orienter dans les marges de notre société, ou pour les déborder...

BIBLIOGRAPHIE

- BENJAMIN WALTER**, 2000 [1931 & 1935].
 « Petite histoire de la photographie » et « Paris, capitale du XIX^e siècle », in Walter Benjamin,

Œuvres II et Œuvres III, trad. Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz & Pierre Rusch, Paris, Gallimard, coll. « Folio/essais », p. 295-321 et 44-66.

BEAUCHEZ JÉRÔME, 2016.

« "Chaos in France". Fieldnotes from the french punk experience », *Cultural Dynamics* n° 3/28, p. 266-289. En ligne : www.ralfmarsault.org/images/CD_ChaosinFrance_2016.pdf [dernier accès, novembre 2018].

-, 2018.

« "Gavroche Outside". Street capital(ism) and the ethnobiography of a french thug », *Journal of Contemporary Ethnography* n° 4/47, p. 508-531.

BEAUCHEZ JÉRÔME, FLORENCE BOUILLON & DJEMILA ZENEIDI (dir.), 2017.

Espaces et sociétés n° 171 *Zone : l'espace d'une vie en marge*.

BEAUCHEZ JÉRÔME & JAMES CANNON, 2018.

« Cette mauvaise réputation... Quand la "zone" fait des histoires (1895-1975) », *Ethnologie française* n° 2/48, p. 333-348.

BEY HAKIM, 1998 [1991].

TAZ. Zone autonome temporaire, trad. Christine Tréguier, Paris, Éditions de l'Éclat.

BLANC-CHALÉARD MARIE-CLAUDE, 2016.

En finir avec les bidonvilles. Immigration et politique du logement dans la France des Trente Glorieuses, Paris, Publications de la Sorbonne.

CANNON JAMES, 2016.

The Paris Zone. A Cultural History, 1840-1944, Londres & New York, Routledge.

CARCO FRANCIS, 1989 [1919].

L'équipe, roman des fortifs, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque ».

CÉLINE LOUIS-FERDINAND, 1952 [1932].

Voyage au bout de la nuit, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».

CHARVET MARIE, 1994.

« La question des fortifications de Paris dans les années 1900. Esthètes, sportifs, réformateurs sociaux, élus locaux », *Genèses* n° 16, p. 23-44. En ligne : http://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1994_num_16_1_1245 [dernier accès, novembre 2018].

CHEVALIER LOUIS, 2002 [1958].

Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle, Paris, Perrin, coll. « Pour l'histoire ».

CHOBÉAUX FRANÇOIS, 2004 [1996].

Les nomades du vide. Des jeunes en errance, de squats en festivals, de gares en lieux d'accueil, Paris, La Découverte, coll. « Essais ».

CLAUDIN GUSTAVE, 1868.

Paris nouveau jugé par un flâneur, Paris, Édouard Dentu. En ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5489878p?rk=21459;2> [dernier accès, novembre 2018].

COHEN ÉVELYNE, 2000.

Paris dans l'imaginaire national de l'entre-deux-guerres, Paris, Publications de la Sorbonne. En ligne : <http://books.openedition.org/psorbonne/1252> [dernier accès, novembre 2018].

COHEN JEAN-LOUIS & ANDRÉ LORTIE, 1991.

Des fortifs au périph. Paris, les seuils de la ville, Paris, Picard/Éditions du Pavillon de l'Arsenal.

DUMAS JEAN-PHILIPPE, 2003.

« Un essai de rationalisation des problèmes urbains. L'expropriation de la "zone" et du quartier Saint-Gervais à Paris (1920-1960) », *La revue administrative* n° 333, p. 307-314. En ligne : <http://www.jstor.org/stable/40774529> [dernier accès, novembre 2018].

DUNEIER MITCHELL, 1999.

Sidewalk, New York, Farrar, Straus & Giroux.

ELIAS NORBERT, 1997 [1976].

« Les relations entre établis et marginaux, essai théorique », in Norbert Elias & John L. Scotson, *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, intr. Michel Wieviorka, Paris, Fayard, p. 29-70.

FARGE ARLETTE, 1989.

Le goût de l'archive, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La Librairie du xx^e siècle ».

FERNANDEZ MADELEINE, 1983.

La zone. Mythe et réalité, rapport pour la Direction du patrimoine – ethnologie – du ministère de la Culture. En ligne : http://www.culturecommunication.gouv.fr/content/download/44306/352587/version/1/file/Ethno_Fernandez_1983_152.pdf [dernier accès, novembre 2018].

FOURCAUT ANNIE (dir.), 1992.

Banlieue rouge, 1920-1960. Années Thorez, années Gabin : archétype du populaire, banc d'essai des modernités, Paris, Autrement, coll. « Mémoires ».

GRAEBER DAVID, 2007.

Possibilities. Essays on Hierarchy, Rebellion, and Desire, Oakland & Edinburgh, AK Press.

HALL STUART & TONY JEFFERSON (dir.), 2006 [1975].

Resistance through Rituals. Youth Subcultures in Post-War Britain, Londres & New York, Routledge.

HARVEY DAVID, 2012 [2006].

Paris, capitale de la modernité, trad. dir. Matthieu Giroud, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. « Singulières modernités ».

MARSAULT RALF, 2010.

Résistance à l'effacement. Nature de l'espace et temporalité de la présence sur les Wagenburgs de Berlin entre 1990 et 1996, Dijon, Les Presses du réel, coll. « Art Action Pensée ».

MARSAULT RALF & HEINO MULLER, 1990.

Fin de siècle, Paris, Les Pirates associés.

MARX KARL, 1994 [1850 & 1852]

« Les luttes de classes en France (1848-1850) » [1850] et « Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte » [1852], in Karl Marx, *Les Luttes de classes en France*, éd. et trad. par Maximilien Rubel & Louis Janover, Paris, Gallimard, coll. « Folio/histoire », p. 7-148 et 169-314.

MONOD JEAN, 1968.

Les barjots. Essai d'ethnologie des bandes de jeunes, Paris, Julliard.

MORET FRÉDÉRIC, 2009.

« Définir la ville par ses marges. La construction des fortifications de Paris », *Histoire urbaine* n° 24, p. 97-118. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2009-1-page-97.htm> [dernier accès, novembre 2018].

MORVAN YAN & KIZO, 2012.

Gang story, Paris, La Manufacture des livres.

MORVAN YAN & JEAN-MARC BARBIEUX, 2000.

Gang, Paris, Marval.

MORVAN YAN & MAURICE LEMOINE, 1977.

Le cuir et le baston, Paris, Jean-Claude Simoën.

PAULIAN LOUIS, 1885.

La hotte du chiffonnier (ouvrage illustré de 47 gravures), Paris, Hachette. En ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5558648z> [dernier accès, novembre 2018].

PÉTONNET COLETTE 2012 [1979].

On est tous dans le brouillard. Essai d'ethnologie urbaine, Paris, Éditions du CTHS.

PIMOR TRISTANA, 2014.

Zonards. Une famille de rue, Paris, PUF, coll. « Partage du savoir ».

RABINOW PAUL, 2006 [1989].

Une France si moderne. Naissance du social, 1850-1950, trad. Frédéric Martinet et Oristelle Bonis, Paris, Buchet-Chastel.

SIMMEL GEORG, 2005 [1908].

Les pauvres, trad. Bertrand Chokrane, intr. Serge Paugam & Franz Schultheis, Paris, PUF, coll. « Quadrige – Grands Textes ».

STEINER ANNE, 2012.

Le goût de l'émeute. Manifestations et violences de rue dans Paris et sa banlieue à la « Belle Époque », Paris, L'Échappée, coll. « Dans le feu de l'action ».

WILL ALEX, 1918.

« Les zôniers du Nord et les dommages de guerre. Les départements frontières subiront-ils un sort plus dur que les autres ? », *Journal des réfugiés du Nord*, samedi 12 octobre. En ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6364508v.item> [dernier accès, novembre 2018].

ZENEIDI-HENRY DJEMILA, 2002.

Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre, Paris, Bréal, coll. « D'autre part ».

ZENEIDI DJEMILA, 2010.

« Une entrée par l'espace pour comprendre la marge », *Vie sociale et traitements* n° 106, p. 108-111. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2010-2-page-108.htm> [dernier accès, novembre 2018].

NOTES

1. Pour aller plus loin, on consultera *L'atlas historique de Paris* – créé et diffusé sur internet par Michel Huard – au chapitre « Les enceintes après 1790 » : <http://paris-atlas-historique.fr/55.html> [dernier accès, novembre 2018].

2. Pour aller plus loin, voir l'exposition virtuelle de la BNF consacrée à l'œuvre d'Atget : <http://expositions.bnf.fr/atget/index.htm>

3. Pour aller plus loin, voir le site internet de l'artiste : <http://www.ralfmarsault.org/>

4. À leur propos, voir également Monod 1968.

RÉSUMÉS

Depuis le cas des zoniers parisiens jusqu'à celui des zonards contemporains, cet article retrace une généalogie des implantations ainsi que des usages de la « zone » en tant que signifiant populaire des marges urbaines en France. Du XIX^e au XXI^e siècle, il s'agit d'explorer non seulement le champ sémantique, mais les domaines d'expérience indiqués par ce terme dont les significations comme les territoires se sont transformés au fil du temps.

De quoi « la zone » est-elle le nom ? Le sociologue Jérôme Beauchez et la géographe Djemila Zeneidi proposent de répondre en revenant tout d'abord aux origines de ce territoire, à chercher dans l'intervalle de Paris et de sa banlieue. Le texte montre ensuite comment, au fil du temps, le terme de « zone » en est venu à désigner non plus un espace physique clairement délimité, mais l'espace symbolique des déclassés.

From the case of the Parisian *zoniers* to that of contemporary *zonards*, this article traces a genealogy of the settlements and uses of “la zone” as a popular signifier of French marginal spaces. From the 19th to the 21st century, the question is that of exploring not only the semantic field, but the domains of experience indicated by this term whose meanings and territories have changed over time.

What does “la zone” mean? The sociologist Jérôme Beauchez and the geographer Djemila Zeneidi propose to answer by returning first of all to the origins of this territory, located in the interval of Paris and its suburbs. The text then shows how, over time, “la zone” has come to designate not a clearly defined physical space, but the symbolic space of the declassed.

INDEX

Keywords : France, 19th-21st centuries, zone, zoniers, zonards, urban marginality, lumpenproletaria, territories

Mots-clés : France, XIXe-XXIe siècles, zone, zoniers, zonards, marginalité urbaine, territoires, populations marginalisées.

AUTEURS

JÉRÔME BEAUCHEZ

Sociologue

Professeur à l'université de Strasbourg / Laboratoire Dynamiques européennes (UMR 7367)

DJEMILA ZENEIDI

Géographe

Directrice de recherche au CNRS / Laboratoire Passages (UMR 5319)